

L'éducation par les pairs : attentes et limites

L'éducation par les pairs présente un intérêt indéniable pour l'éducation à la santé des adolescents et des jeunes adultes. Elle a été largement développée et mise en œuvre, notamment par les personnes atteintes du VIH-sida, les usagers de drogues et d'autres groupes : des personnes directement concernées qui sont intervenues en tant que pairs... auprès de leurs pairs. Mais ce n'est pas non plus une recette miracle, et elle ne doit pas provoquer un désengagement des adultes par rapport à leurs responsabilités d'interpellation, d'écoute et de soutien.



L'éducation par les pairs a le vent en poupe. Ce dossier de *La Santé de l'homme*, ainsi qu'une rapide recherche sur Internet (écrire « *peer education* ») montre son actualité. Et comment ne pas y avoir pensé plus tôt ? Les pairs ne sont-ils pas les meilleurs interlocuteurs de leurs pairs, donc les meilleurs vecteurs de bonnes pratiques ? Voici de façon raccourcie le principe qui fonde cette dynamique.

L'analyse ne portera ici que sur deux aspects de la vaste question posée : celui des pairs enfants et adolescents, avec un centrage sur les questions de santé. Ceci parce que l'éducation par les pairs, dans une lecture large, renvoie dans le champ de la santé aux démarches de santé communautaire, dans le champ de l'enseignement aux

pédagogies coopératives, dans le champ de l'animation à l'éducation populaire, dans celui de l'action sociale aux actions dites collectives, coopératives, communautaires. On a connu aussi les « grands frères » et les dérives éducatives et sociales de cette démarche¹. Immenses domaines.

Aux origines : mobilisations communautaires et action humanitaire

Deux sources me semblent identifiées, qui alimentent actuellement nos pratiques éducatives avec des enfants et des adolescents.

La première vient des mobilisations communautaires liées à la prévention de la diffusion du VIH. L'action par des militants homosexuels en milieu homo-

sexuel, l'action par des usagers de drogues en milieu d'usagers, l'action plus récente en milieux festifs liés à la culture techno (Aides, ActUp, Techno Plus, Asud, etc.). Des personnes directement concernées, pensant qu'elles ont un pas d'avance sur la conscience des choses, interviennent en tant que pairs auprès de leurs pairs. Elles présentent tous les signes d'appartenance au milieu, parfois ses marques de maladies, et sont reconnues à ce titre. Leurs discours ne sont pas interdits ; ils se situent dans le large cadre de la réduction des risques, de leur gestion raisonnée.

La seconde source est issue de l'action humanitaire internationale, avec la volonté légitime de soutenir l'émergence de dynamiques collectives et communautaires dans les actions d'urgence humanitaire et d'aide au développement. Une part de ces actions porte sur le développement de compétences de personnes-relais, et parmi celles-ci d'enfants et d'adolescents : la *peer education* est là. On ne discutera pas ici des réalités complexes de ces dynamiques, simplement de leurs bases théoriques.

Être pair : un positionnement difficile et mouvant

Voici alors que s'expérimentent, en France, des actions d'éducation à la santé par les pairs à l'adolescence, appuyées sur ces deux ancrages historiques et pragmatiques. Et voici que la machine à penser s'accélère, prenant pour acquis et évident ce qui ne l'est pas tant que cela. Mon engagement



personnel, professionnel, dans des actions éducatives conduites auprès d'adolescents et de jeunes adultes, ayant à voir avec la santé, croisant les questions de la prévention collective par les pairs, conduit à formuler quelques réserves qui viennent relativiser les aspects peut-être magiques du principe².

Il ressort de ces observations que la mobilisation collective issue de l'influence de quelques-uns ne dure qu'un temps, celui du traitement de la question posée. Il n'y a pas ensuite de continuation, ni de transferts sur d'autres questions. Du moins pas automatiquement. Il en ressort également que l'attention positive à ses pairs n'a rien d'automatique. Plus les situations sont complexes et perçues comme dangereuses, plus elles se réduisent à un « chacun pour soi » dans une illusion auto-protectrice de dernier recours, en dehors des adeptes convaincus d'un avenir meilleur toujours possible à construire ensemble.

Mais, au-delà de ces questions, au fond, il ressort une question centrale sur la notion même de *pairitude*, qui interroge la notion même de pair.

Du pair au passeur : pour un subtil décalage

Le pair est dit ainsi car il est « comme ». Mais s'il est comme, comment peut-il être différent ? Comment se travaille alors le décalage nécessaire

qui le maintient pair sans le faire extérieur ? Quels degrés de similitude sont nécessaires, quels autres sont néfastes, ou en trop, ou en pas assez ?

Et il y a toujours, sous-jacent, le risque du « pair-oquet ». Jeune sympathique, dynamique, prêt à toutes les bonnes actions, il devient le porteur de la parole sensée des adultes et en relaie les bonnes pratiques. Souvent, sa seule pairitude est son âge, et cela y suffit-il ?

Si le pair est totalement comme moi, que peut-il m'apporter ? Mais s'il sait et s'il dit des choses pas comme moi, est-il encore moi ? Est-il alors mon pair ? Et en langage adolescent, s'il me bombarde de bonnes pratiques bien apprises de l'infirmière scolaire, c'est un *bouffon*, pas un pair... mais un « pair-oquet ».

La place du pair serait alors plus un entre-deux entre le message et son destinataire, celle d'un passeur, plus que celle d'un porte-parole. Un « juste comme moi-pas complètement comme moi » qui sait travailler sur ce subtil décalage.

Revenons sur l'âge particulier de l'adolescence. On sait que le groupe, les groupes d'appartenance sont essentiels et que nombre de conformismes juvéniles trouvent là leurs sources, en bien et en moins bien. Il est alors plus pertinent de chercher les moyens d'agir sur les dynamiques internes collectives de ces groupes par l'action éducative que par la tentative d'y introduire des agents modificateurs, alors bien en

peine de savoir qui ils sont. Une solution médiane consiste à identifier non pas les « gentils » volontaires, toujours prêts à relayer la parole adulte, mais les leaders existants, et à les accompagner alors dans leur évolution qui peut être porteuse d'identification pour le groupe. Et revoici l'histoire de Aides, Asud et Techno Plus. Donc procéder plus par une identification de ceux à soutenir que par des offres vers ceux à former.

Responsabilité des adultes et contexte culturel français

Resteront deux questions, l'une éducative et l'autre sociétale et culturelle. Porter attention à l'éducation à la santé par les pairs à l'adolescence ne doit pas décharger les adultes de leurs responsabilités d'interpellation, d'écoute, de soutien. On peut même penser que si des pairs sont actifs, cela donnera encore plus de travail à des adultes attentifs.

Les contextes culturels disent peut-être aussi les limites françaises de la démarche. L'éducation par les pairs telle que nous la connaissons est née dans la culture anglo-saxonne modelée par le protestantisme. Dans ce cadre, l'individu est collectif, et cette collectivité est responsable de ce qu'elle fait car Dieu ne peut pas tout. Alors que la France est principalement de culture catholique, avec en conséquence la construction d'un rapport direct entre la personne et son Créateur, sans une telle importance de la collectivité. S'alignent ici les effets culturels de l'individualisation catholique, la conception de la République mère de tous ses enfants, la construction jacobine de la décision politique, pour rendre plus difficile la promotion de pratiques collectives participatives et émergentes, car chez nous l'éducation par les pairs n'est pas – encore ? – culturelle, elle reste programmatique.

François Chobeaux

Responsable du secteur Jeunesse,
Centres d'entraînement aux méthodes
d'éducation active (Ceméa).

1. Clientélisme, reproduction sexuée des rapports de force, idéologie familialiste, enfermement culturel et ethnique, etc.

2. Chobeaux F. *La prévention par les pairs : attentes et limites*. Le Courrier des addictions, 2011, vol. 13, n° 3 : p. 13-14.